

Je ferme doucement la porte de ma chambre et traverse le couloir sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Audrey. Il est 6h et j'ai décidé de prendre la route plus tôt que prévu. De toute façon je ne dors plus depuis 4h. Comme souvent depuis près d'un an. Je file dans la salle de bain prendre une douche express, histoire d'avoir les idées claires pour le trajet qui m'attend. Non pas qu'il soit long, Laval – Quiberon ça se fait plutôt bien, en un peu moins de 3 heures, mais le temps est affreux. Voilà quelques jours que le soleil nous a fait faux bond, en ce début du mois de mai. Et ce n'est visiblement pas aujourd'hui qu'il daignera revenir : un épais brouillard se mêle à une pluie fine mais continue. Je suis le genre de personne dont l'humeur varie en fonction de la météo. Alors aujourd'hui, niveau moral et motivation, on ne peut pas dire que ce soit folichon. Comme souvent depuis près d'un an.

J'enfile une tenue confortable, préparée la veille. Mon jean préféré, parce que je trouve qu'il me fait de jolies fesses, et un sweat noir moelleux sur lequel est imprimé un dessin qui m'a toujours fait sourire. Dark Vador, en ciré jaune sous la pluie, avec en dessous la mention « je suis ton imper ». Meilleure parodie de cette réplique culte à mon sens. Le dessin a mal vieilli, il est un peu craquelé par endroit, mais je n'arrive pas à me séparer de ce sweat dans lequel je me sens si bien.

Je fais attention de ne rien oublier dans la salle de bain. De toute façon, je n'avais pas sorti grand-chose de ma trousse de toilette, empruntant à Audrey son shampoing, son savon et son déodorant. Il faut dire qu'on est sur la même longueur d'ondes s'agissant de nos produits de beauté : du naturel et / ou du bio. Toutes les deux, on est du genre à méticuleusement décrypter la composition d'un produit avant de l'acheter. C'est comme ça qu'une fois, alors qu'on était en week-end prolongé dans les Pyrénées, on avait mis 40 minutes à se décider sur le choix d'un dentifrice, qu'on avait oublié chacune de notre côté.

Je repasse dans ma chambre - celle qu'Audrey a mis à ma disposition pour la semaine qui vient de s'écouler - pour vérifier, là encore, que je n'ai rien oublié, ce serait bien mon genre de laisser une culotte à traîner. Je descends l'escalier en faisant le moins de bruit possible. J'évite l'avant-dernière marche qui se plaint et grince comme si on la torturait lorsqu'on pose le pied dessus, et j'arrive dans la cuisine. Je ne petit-déjeune jamais mais j'ai tout de même envie de prévoir quelque chose à grignoter pour la route. Sur la table, des cookies maison, qu'Audrey a visiblement préparés la veille, après que je sois montée me coucher. Elle les a mis dans un joli bocal en verre sur lequel est posé un mot : « pour caler un éventuel petit creux durant le trajet. Profite à fond de l'air marin et ressource toi comme il se doit. N'hésite surtout pas à m'appeler, tu sais que je suis toujours là pour toi. Gros bisous ma poule ! »

Rien n'a changé en presque 10 ans d'amitié, Audrey est et a toujours été à mes petits soins. Parfois, je remercie la vie de l'avoir mise sur mon chemin. Nous nous sommes rencontrées sur les bancs de la faculté de droit de Rennes et depuis, on ne s'est plus quittées. Les meilleurs fous rires, c'est avec elle. Les moments les plus durs aussi. Alors quand ma mamie est partie l'année dernière, et que le monde s'est écroulé autour de moi, c'est grâce à elle que j'ai plus ou moins tenu le coup. Plus ou moins parce qu'encore aujourd'hui, même si je ne me noie plus, je peine à garder la tête hors de l'eau.

Ma mamie, Léonie, c'était la meilleure de toutes les mamies. Nombreux sont les petits enfants qui disent la même chose, je sais. Mais la mienne, de mamie, c'était quelque chose.

Un vrai soleil, encore plus lumineux que le vrai. D'ailleurs le jaune était l'une de ses couleurs préférées. Coïncidence ? Je ne crois pas. C'est auprès d'elle que j'ai grandi après la disparition de mes parents lorsque j'avais 3 ans. Son mari, mon grand-père, ayant lui aussi disparu peu de temps après leur mariage, elle s'est démenée seule pour faire mon éducation et m'inculquer des valeurs qu'elle estimait importantes. On peut le dire, elle a mis sa vie entre parenthèses pour se consacrer à la mienne. Avec elle, j'ai appris à faire les meilleures crêpes de la terre, à broder sur des serviettes de toilette ou encore à apprécier la chanson française. À ses côtés, je suis devenue une femme libre de ses faits et gestes, qui n'a pas peur d'ouvrir sa bouche lorsqu'il le faut et de faire ce qui lui plaît, sans crainte du jugement d'autrui.

Il y avait bien sûr les grandes vacances à Quiberon, ce havre de paix où nous passions chaque année deux mois, juillet et août. Nous étions toutes les deux excitées comme des puces à l'approche du départ, comme deux copines qui partent à l'aventure. Mais une aventure en toute simplicité. Nous séjournions chez Maria, une amie de longue date de mamie. Plus jeunes, elles travaillaient toutes deux dans une usine de fabrication de chaussures. Ah oui, j'ai aussi appris à reconnaître une vraie bonne chaussure du coup. Elles en ont fait des choses ensemble ces deux là ! Et m'en ont raconté de belles, lorsque bien sûr j'étais en âge de les entendre. La plupart des soirs d'été, pendant ces vacances à Quiberon, nous nous installions dans le jardin arboré de Maria et je les écoutais se remémorer d'incroyables histoires. Souvent, les mêmes revenaient, avec plus ou moins de détails croustillants suivant les soirs, et suivant la quantité de vin doux qu'il restait dans la bouteille. Mon amour pour le moelleux vient sûrement de là. J'aurais pu rester des heures à les écouter, ces deux femmes que je trouvais tellement extraordinaires.

Et puis le temps a passé, a fait son œuvre. La vieillesse rattrapant mamie Léonie, les vacances à Quiberon étaient plus courtes. Un mois, puis quinze jours, puis plus du tout. J'y suis allée seule par deux fois, pour une petite semaine, et je n'ai pas manqué de lui envoyer une carte postale, la plus kitsch que j'ai pu trouver. C'est un jeu que nous adorions et qui nous faisait énormément rire : dénicher des cartes postales à la limite du mauvais goût. Je crois qu'on n'a jamais trouvé mieux que celle-ci, dénichée par mamie durant l'été 2012 : « Quiberon c'est super sein-pa ! » écrit en rose pétant avec en photo 5 femmes faisant du topless sur la plage et portant un bas de maillot de bain à motif léopard. La carte en question ne devait pas rencontrer un franc succès. Les couleurs de la première sur le présentoir étaient quelque peu passées par le soleil. Heureusement, une seconde attendait juste derrière. Il était évidemment hors de question de priver Jean, un cousin de mamie auquel la carte était destinée, de ce rose flashy ô combien éclatant.

Les deux dernières années avant le départ de mamie, je n'ai plus trouvé le courage d'aller à Quiberon du tout. Elle était de plus en plus faible et la laisser seule, ne serait-ce que quelques jours, ne me rassurait pas. Et puis y aller sans elle ne me disait plus grand chose. Sans elle, Quiberon n'avait pas la même saveur. Un peu comme un cookie sans ses pépites de chocolats. Le biscuit est bon, mais il manque quelque chose d'important.

Cela va donc faire 3 ans que je n'ai pas revu Quiberon. Enfin, 3 ans... Ce n'est pas tout à fait vrai. Lorsque mamie Léonie a décidé qu'il était temps pour elle de partir, j'y ai fait un saut express pour remplir de sable de la Grande plage – notre préférée à toutes les deux – un petit flacon en verre, que j'ai pris soin de glisser auprès d'elle dans son cercueil. Je me souviens

encore de ma main tremblante lorsqu'il a fallu remplir ce minuscule flacon, de mes yeux rougis et irrités, et de mes larmes chaudes qui tombaient lourdement sur le sable.

Et me voilà aujourd'hui sur la route en direction du Morbihan, dans ma petite Saxo bleue qui m'assure de ne jamais dépasser la limite de vitesse autorisée (elle a déjà bien du mal à l'atteindre). Juste avant de partir, j'ai pris le temps de laisser à mon tour un petit mot pour Audrey : « Toujours là pour penser à mes fesses, elles te remercient. Et moi je te remercie pour tout. Je t'appelle vite, gros bisous ! »

Je ne sais pas bien pourquoi j'ai pris la décision de revenir à Quiberon. Lorsque le gérant du magasin bio dans lequel je travaillais depuis 9 mois m'a dit « Laura, votre CDD arrive à son terme et ne sera pas reconduit », j'ai été presque soulagée. Nous n'étions pas en phase sur beaucoup de choses et je crois que c'est le déclic qu'il me fallait. Le soir même, j'adressais une lettre de congé au propriétaire du petit appartement que je louais dans le centre de Rennes. Et le lendemain, j'appelais Audrey pour la prévenir que je débarquerais chez elle 3 semaines plus tard, histoire qu'on passe un peu de temps ensemble, avant que je ne parte à Quiberon. C'est ce qu'on appelle se mettre un bon coup de pied aux fesses. Et il était temps. Vraiment !

Alors que je croque dans le 5^{ème} cookie en pensant « ma gourmandise me perdra », je prends conscience du chemin parcouru ces derniers mois. L'an dernier, après le départ de mamie Léonie, je me suis retrouvée affreusement seule, même si j'étais physiquement entourée par mes proches. J'avais l'impression que personne ne pouvait comprendre l'immensité de ma peine et de mon chagrin. J'avais commencé à me renfermer sur moi-même et à ne plus voir personne. Lorsque je ne travaillais pas, je passais tout mon temps libre enfermée chez moi, à manger de la glace ou du popcorn devant des téléfilms cul-cul. N'empêche qu'ils me faisaient du bien, un peu, ces téléfilms.

Et je souris, je ris presque, en repensant à ce jour où, alors que je n'avais pas répondu aux appels et messages d'Audrey depuis une semaine, elle avait débarqué chez moi avec une énorme boîte de chocolats et une bouteille de Monbazillac, mon moelleux préféré. On s'était installées sur le canapé et après quelques phrases banales, je lui avais dit que j'avais toujours le moral dans les chaussettes. C'est alors qu'Audrey m'avait presque sauté dessus, m'avait attrapé les jambes et m'avait littéralement arraché mes chaussettes.

- Bon sang mais qu'est-ce que tu fais ?! m'étais-je écriée.

- Tu viens de me dire que tu avais le moral dans les chaussettes, alors j'enlève tes chaussettes ! Et maintenant tu vas me faire le plaisir de te sortir les doigts d'où je pense ! »

J'étais restée abasourdie pendant quelques secondes, puis j'avais ri. On avait ri. Beaucoup. Si fort que madame Bernard, ma voisine acariâtre du dessous avait jugé légitime de donner ses presque légendaires coups de balai au plafond. Et Audrey et moi de trinquer, « à la tienne ! »

La réalité me rattrape brusquement lorsque je croise le panneau d'entrée dans le département du Morbihan. Immédiatement, je repense au cri de joie que poussait mamie dès qu'on le franchissait et ma gorge se serre un peu. Heureusement pour moi, malgré le temps gris et pluvieux, je porte des sandales et n'ai donc pas de chaussettes aux pieds. Ni une, ni deux, je mets en route ma playlist « bonne humeur / en cas de coup de mou » que j'ai toujours vers moi, sur un lecteur mp3, pour les trajets en voiture. Bon sang, c'est fou à quel point on peut cogiter lorsqu'on conduit... Certes, j'ai parcouru du chemin mais je ne suis visiblement

pas sortie du tunnel. Je reprends un 6^{ème} cookie, l'avant-dernier, j'approche dangereusement du fond du bocal, et pousse le volume aussi fort que le permettent les petites enceintes de ma Saxo. *J'irai où tu iras* de Céline Dion et Jean-Jacques Goldman. Parfait !